

Armoiries non nobles en Espagne*

Voyons d'abord les matériaux dont nous disposons en Espagne et sur lesquels il faut limiter nos recherches. La source la plus homogène est constituée par les sceaux plaqués, dont l'usage se généralise peu avant le milieu du XIV^e siècle. À cette époque, on peut dire que tout le monde avait un sceau, donc dans les collections on trouve facilement les sceaux des non-nobles et il est aisé de comparer leurs usages héraldiques avec ceux des nobles du même temps et de la même région. De ces sceaux plaqués du XIV^e, et du XV^e siècles, nous sont bien connus ceux de Catalogne, publiés par Sagarra¹, et ceux de l'Archive de Navarre, que je suis en train d'étudier. On nous permettra, en ce qui suit, d'insister un peu plus sur les renseignements navarrois, et ça pour deux raisons. L'une personnelle et égoïste, car ce sont les sceaux et matériaux que je connais le mieux. L'autre objective, car la Navarre est la région de l'Espagne où l'héraldique a été particulièrement soignée et l'unique où on a interdit formellement par des lois au XVI^e siècle l'usage des armoiries aux non-nobles. En Castille, les sceaux du XIV^e siècle sont rares et leur situation actuelle dans les archives est très dispersée, donc très difficile d'étudier l'ensemble. Du XV^e siècle il en existe beaucoup plus, surtout dans les archives des grandes familles, mais, dû au type des documents, seulement on trouve des sceaux des nobles. Reste inexplorée une autre source dont l'importance ressort du nombre réduit des sceaux: les signes dessinés à la plume. Ils ont été en usage, du moins, en Galice et en Catalogne².

Après les sceaux, nous signalerons une autre source, bien que moins abondante: celle des signes gravés sur les tombeaux des marchands et d'autres gens probablement non nobles. Il y a de curieux groupes par exemple dans les murs du cloître de l'église de Saint-Pierre à Soria et surtout dans ceux de la cathédrale vieille à Lérida³. On citera encore quelques armoiries de la fin du XV^e siècle ou du commencement du suivant où il est possible de retracer les emblèmes d'une origine évidemment artisanale.

* *Les armoiries non nobles en Europe: XIII^e - XVIII^e s. III^e Colloque International d'Héraldique*, Montmorency, 1983, pp. 95-104.

¹ FERRÀN DE SAGARRA, *Sigillografia Catalana*, 5 vol. Barcelona, 915-1932.

² FERRÀN DE SAGARRA, *op. cit.*, t. II, p. XXIX, note 1.

³ Ces signes sont difficiles à dater, mais on peut retenir qu'ils appartiennent en général au XV^e siècle ou à la fin du XIV^e siècle.

La difficulté véritable relève du fait que la frontière entre les nobles et les non-nobles est loin d'être clairement définie en Espagne. On sait que grâce à cette incertitude on a fait les hypothèses les plus extrêmes: de l'inexistence de la noblesse en Espagne jusqu'à ceux qui pensent à des énormes pourcentages de nobles, dès lors le plus grand de l'Europe. La limite inférieure de la noblesse était assez floue, quand même les théoriciens se sont efforcés et s'efforcent encore à marquer une frontière nette. A notre avis, la réalité sociale possédait toutes les gradations sans solution de continuité. Le mot *noble* n'est que très rarement employé dans les documents médiévaux. Et, dans ce cas, comme une courtoisie hyperbolique, du genre de *magnifique*, *illustre*, etc. Les documents nous donnent généralement le métier de la personne et non sa qualité, il faut donc la présumer. Même s'ils donnent sa qualité le problème n'est pas toujours résolu. A quelle part de la frontière classer les francs, les infanzones? Evidemment, le concept de noblesse en Espagne s'est élargi continûment dans le cours du temps, les nuances sont donc très difficiles à établir en fonction de l'époque et du lieu. Ainsi, nous avons préféré apporter des exemples très évidents, parmi lesquels nous soulignerons ceux appartenant à des classes sociales qu'on peut juger les plus éloignées de la noblesse: les Maures, les juifs, les converses.

Les sceaux des juifs. La communauté des juifs était riche, cultivée et puissante. Donc, elle est la mieux représentée sur le plan sigillographique. Parmi les treize sceaux à emblèmes héraldiques que nous connaissons⁴ nous remarquerons deux matrices sigillaires dont l'origine est sans doute castillane. Aux non familiarisés avec la sigillographie espagnole, leur type pourra paraître singulier. Cependant il s'agit des sceaux que nous avons appelé quadrilobés⁵, dont on a fait un usage très intense en Castille dans le dernier quart du XIII^e siècle et le premier du suivant, en les sceaux pendants. Ce type de sceau était utilisé par des hommes et des femmes de toute l'échelle sociale, dès Blanche, fille de saint Louis, épouse de Fernando de la Cerda, jusqu'à ces juifs. Comme on le voit, quant à la forme d'utilisation des *señales* ou emblèmes familiaux, les juifs suivaient exactement les usages locaux. Nous remarquerons après l'extraordinaire prédilection pour les lis dans les sceaux des juifs. On ne peut pas songer à une marque familiale ou locale, car nous trouvons le lis dans ces deux grands sceaux castillans, dans d'autres catalans, de Tàrraga et Agramunt, dans celui d'un jongleur en Navarre, dans un signet aragonais, et dans les armoiries d'une célèbre famille de converses de Burgos, les Santa Maria y Cartagena. Plus de la moitié des sceaux juifs à emblèmes portent des lis. Cependant, il faut avouer que c'est un meuble très fréquent.

Nous connaissons le sceau armorié du XIII^e siècle d'un Maure de Tolède, Ibrahim fils de Yousouf, en forme d'écu, comme tant d'autres sceaux de cette époque, aussi avec une fleur de lis dans le champ. On ne sait pas qui était ce personnage, il n'était pas certes un *muzarabe* chrétien, ce qui est attesté par l'étoile au lieu d'une croix au commencement de la légende arabe. Les Maures vivant dans les royaumes chrétiens espagnols étaient en général pauvres, se dédiant à l'agriculture et aux métiers mécaniques. C'est pour ça que leurs sceaux sont beaucoup plus rares. Mais, d'autre part, ces sceaux constituent un témoignage très significatif de l'expansion des usages héraldiques dans les couches inférieures de la société médiévale. Dans l'*Archive de Navarre* nous avons

⁴ Pour les sceaux à légende hébraïque (il y en a d'autres à légende romane) on verra: Francisco CANTERA et J. M^e MILLÁS, *Les inscripciones hebraicas de España*, Madrid, 1956, pp. 365-67. Il ne cite pas les sceaux juifs répertoriés par Sagarra, op. cit., ni ceux de l'*Archive de Navarre*, inédits.

⁵ F. MENÉNDEZ PIDAL, "Los comienzos de la heráldica en España", *Mélanges offerts à Sabols de Vajay*, Braga, 1971, p. 421.

choisi quelques sceaux plaqués héraldiques, ou presque, du commencement de la seconde moitié du XIV^e siècle. Le type de ces sceaux est identique à celui des sceaux chrétiens de la même époque, les légendes sont toujours en langue romane, bien qu'on a remplacé la croix habituelle par une étoile. Deux particularités à retenir: la targe typiquement arabe portée par Ibrahim Muza, Maure de Tudela appelé aussi Alvar Diaz. Elle est utilisée comme un champ héraldique, car elle y est entourée d'une rosace et chargée d'une tête (?). Zalema Zaragozano porte dans son écu un croissant versé et une étoile, meubles qui ont été utilisés souvent pour forger des armoiries maures fictives dans les enluminures, etc. Donc ces meubles à cette époque-là signifiaient effectivement quelque chose de maure.

Nous ne citerons qu'en passant les armoiries à la bande bien connues, à la façon chrétienne, portées par les derniers rois de Grenade, très probablement imitées du pennon à la bande des rois de Castille. Parmi les sceaux des converses, nous avons un bel exemple, quoique singulier, dans celui utilisé par Ceit abu Ceit, le dernier descendant de la dynastie almohade, qui avait été roi de Valence et Murcie. En 1225 il fit hommage à Ferdinand le Saint. Vers 1230 ou 1232 il s'est fait baptiser en conséquence de l'apparition miraculeuse de la Croix de Caravaca. Le sceau pendant d'un document dont la date est probablement erronée, porte déjà la croix à la légende où il s'institue *nieto de Emir Momenin*, et une aigle dans le champ circulaire⁶.

Martin Enríquez, seigneur de Lacarre, porte-enseigne et maréchal de Navarre, petit-fils du roi de Navarre Henri de Champagne, était parrain de baptême d'un converse, auquel il avait donné son propre nom et patronyme. Cet autre Martin Enríquez porte dans son sceau plaqué un écu à la croix fleuronée et vidée. Par hasard, le sceau est presque identique (sauf la légende, évidemment) à celui d'un noble bien connu, un Medrano. Un autre converse, Louis, était le filleul de l'infant Louis de Navarre, fils de Charles le Mauvais. Ce converse porte un écu écartelé d'un fascé et d'un meuble non identifié.

Les sceaux des marchands, des gens de métier, sont abondants. Les qualifier de non nobles est fréquemment délicat, car les familles bourgeoises économiquement puissantes ont accédé plus tôt ou plus tard à la noblesse. La chronologie des sceaux connus de cette classe sociale dépend évidemment de celle des fonds conservés dans les archives, on peut en tirer des conclusions négatives. En Navarre, où la chronologie de ces fonds est suffisamment ample, on peut affirmer que l'usage du sceau armoirié par les marchands et les artisans suit la mode du sceau plaqué. Ce type de sceau commence à être vu en Navarre peu après 1320. Sa diffusion est attestée vers 1350. À partir de 1360, les sceaux plaqués armoiriés ou avec des meubles héraldiques se répandent chez les marchands et les artisans. De l'examen des sceaux répertoriés par Sagarra on déduit, pour la Catalogne, des dates très semblables. Dans une fouille rapide, nous trouvons dans Sagarra une dizaine de sceaux dont l'apposant est dit marchand ou artisan dans le document. La moitié sont datés entre 1360 et 1380. Les deux tiers de ces sceaux portent un emblème de type héraldique sur le champ circulaire et seulement un tiers d'entre eux ont un écu. Par contre, en Navarre, les sceaux des marchands de la même époque sont de loin beaucoup plus héraldisés: plus de 80% y font figurer l'écu. Pour les autres régions de l'Espagne, il manque un ensemble de sceaux et de fonds documentaux suffisamment ample pour en tirer des conclusions.

⁶ Juan MENÉNDEZ PIDAL, *Sellos españoles de la Edad Media*. Madrid, 1921, num. 311.

Un peu après la moitié du XIV^e siècle on peut signaler une époque charnière pour l'héraldique en Espagne. C'est donc dans ce moment-là qu'on vérifie l'expansion des sceaux plaqués avec des emblèmes du type héraldique ou avec des écus d'armes chez les marchands en Navarre et Catalogne. On peut supposer, quand même ils ne nous sont pas parvenus, que les marchands des grandes villes castillanes Burgos, Segovia, Tolède... avaient des sceaux semblables. Sur des données fort lacunaires, on peut signaler provisoirement une expansion beaucoup plus faible des sceaux plaqués en Castille. Nous connaissons les collections des marques des armuriers et des bonnetiers de Tolède (fin du XV^e siècle)⁷. Elles s'écartent en général du modèle héraldique en préférant les monogrammes et signes linéaires ; les meubles de type héraldique sont très rares. On peut penser, du moins provisoirement, que le maximum de la diffusion de l'héraldique dans ces couches sociales s'atteignit vers 1360-80 et que plus tard elle décroît progressivement.

Le type de tous ces sceaux, la forme et la disposition des écus d'armes sur eux, n'est guère différente à celles qu'on voit sur les sceaux appartenant à des personnages dont la noblesse n'est pas douteuse. Mais il faut souligner aussi que nous parlons des types les plus courants, les plus simples : l'écu entouré d'une rosace, par exemple. L'existence d'une certaine corrélation entre le type du sceau et la catégorie sociale est indéniable et elle a eu sans doute des reflets sur l'héraldique. Le type équestre, réservé en Espagne aux grands personnages, disparaît au commencement du XIV^e siècle, avec la déchéance des sceaux pendants, non convenables pour les documents en papier, dont l'usage se répand alors. En quelque sorte, ce type est remplacé par celui de l'écu penché à heaume et cimièrre. Ce dernier type semble avoir été introduit en Navarre par l'infant Louis, fils de Charles II. Ensuite, en 1360-1365, le type se répand, mais seulement chez les personnages d'un certain relief. A notre avis, ces limitations n'avaient pas, au commencement, un caractère héraldique, mais plutôt somptuaire et d'habitude, tout comme on pourrait trouver aussi des limitations dans la richesse des vêtements, par exemple. Mais c'est sans doute que ces habitudes concernant la composition du sceau sont l'origine des opinions de certains auteurs prétendant restreindre l'usage du timbre aux seuls nobles. En Catalogne, curieusement, le type du sceau à l'écu penché à heaume et cimièrre est beaucoup plus tardif et réservé très sélectivement à la haute noblesse, comme Riquer l'a fait noter⁸.

On voudrait remarquer encore un autre type de sceau dont l'héraldique est située à cette frontière par où ils pénètrent dans le système héraldique beaucoup des nouveaux emblèmes et meubles. Ce sont les sceaux des ecclésiastiques de moindre catégorie. Encore dans ces sceaux l'utilisation des emblèmes héraldiques ou presque héraldiques semble avoir été une conséquence de la diffusion de l'usage du sceau.

A Soria, parmi d'autres signes tels que des ciseaux, une semelle, un tranchant, une sorte d'épée... qui par leur situation pourraient être des marques des tailleurs des pierres, tous sans écu ni cartèle limitant un champ, nous trouvons une cloche enfermée dans un cercle. Ce signe est probablement d'origine catalane et se rapproche de ceux qu'on trouve abondamment sur les murs du cloître de la Seo Vella de Lérida.

⁷ Francisco J. DE SANTIAGO Y PALOMARES, *Nómina de los armeros de Toledo y las marcas que usaron*, pli imprimé en 1762. *Libro de los boneteros toledanos*, copie ms. du XVIII^e siècle dans la bibliothèque de Tolède.

⁸ MARTI DE RIQUER, *Heràldica catalana des de l'any 1150 al 1550*, Barcelona, 1983, 1, p. 23. Sur les sceaux royaux, le type apparaît en 1340 et on trouve quelques-uns même sur ceux de Ferdinand le Catholique. Mais dans les autres sceaux il n'apparaît qu'après 1420, il atteint son maximum en 1440-1450 et il est employé exclusivement par les Cardona, Cervelló et Montcada.

Ici, à côté de quelques écus classiquement héraldiques du type géométrique, nous trouvons une grande quantité d'emblèmes enfermés dans des cercles, comme si ceux-ci eussent remplacé l'écu triangulaire curviligne en usage à cette époque dans l'héraldique catalane. Est-ce qu'on a voulu signaler par ce moyen plus ou moins consciemment quelque écartement des armoiries nobles bien connues? Les emblèmes enfermés dans ces cercles sont: un *palau* (maison ou palais crénelé), une cloche, un marteau, trois oiseaux, un mont floré et palé, un château, une feuille de figuier, une aigle, un bateau... Sont évidemment des marques de famille, héréditaires, ce qui est attesté encore par leur situation sur chaque tombeau: un cercle à la croix au centre et à chaque côté deux cercles, contenant la marque du lignage paternel les plus proches à la croix et celle du lignage maternel les autres. Or, il s'agit ou non des nobles? Ce sont très probablement des familles bourgeoises, des «*ciudadanos honrados*», comme ils sont appelés dans les documents, mais on ne saurait pas se définir sur sa noblesse à l'époque de ces signes, qui semble être le XV^e siècle ou l'extrême fin du XIV^e. Ce curieux usage du champ circulaire a survécu dans quelques armoiries catalanes, par exemple les Ballester: une arbalette chargeant un tourteau. Les marques de famille, ou *señales*, enfermées dans des cercles ont été en usage, en Catalogne, plus anciennement chez les nobles. Dans le monastère de Poblet il y a des tombeaux avec les *señales* des Castellvell et des Cervera ainsi représentées. La catégorie volontairement différente des champs circulaires à côté des écus d'armes est évidente dans les voûtes du réfectoire de la cathédrale de Pampelune. Les armoiries des rois de Navarre, Castille, Aragon, France, etc. et celles des ricoshombrés y sont représentées au XIV^e siècle, comme d'habitude, sur des écus, tandis que les emblèmes sigillaires des villes du royaume (on ne peut pas parler encore d'armoiries proprement dites) y sont représentées sur des champs circulaires. L'emploi d'un champ circulaire pour enfermer un emblème est sans doute emprunté aux sceaux⁹.

Commentons maintenant quelques exemples tardifs castillans. La pierre tombale d'un maître armurier de la fin du XV^e siècle, Zacarías, conservé à la cathédrale de Burgos, nous montre un curieux mélange d'un emblème artisanal: les trois épées, avec les armes de sa famille paternelle ou maternelle disposées sur la bordure. Le Juan Sastre enterré dans le monastère du Parral, à Ségovie, porte les ciseaux allusifs à son nom, ils ont été adoptés en même temps ou après le nom, qui était le métier d'un de ses ancêtres? Sous une forme tout à fait héraldique, dans un écu écartelé, on dispose les outils de la fabrication du papier dans les armoiries d'un papetier ségovien du XVI^e siècle. L'étoile et le lis, vu son dessin tout singulier, sont sans doute les filigranes qu'il employait. Plus tard, quand ces armoiries passèrent à ses descendants, et dessinés de la façon ordinaire, qui aurait-il pu reconnaître leur origine?

De la même façon qu'un argot naît souvent chez des groupes sociaux fermés, il y a aussi des types héraldiques restreints. Signalons, dans l'étagement social qui nous intéresse, les armoiries adoptées dans le XVI^e siècle par les hommes de lettre; les humanistes, où abondent les figures ou emblèmes de l'Antiquité classique, les devises en langue

⁹ P. ADAM, *Chevalerie et héraldique, leurs relations principalement en France*, «Armas e Trofeus», 2^e série, t. V, a fait noter un curieux cas de classement des formes de l'écu pour les divers échelons sociaux. Notamment les roturiers y portent un écu en forme de coeur pour les distinguer des nobles, des chevaliers et des chevaliers bannerets (homages du comté de Clermont-en-Beauvaisis, 1373-1374, copie du XVII^e siècle reproduite dans le *Traité d'héraldique* de Pastoureau, fig. 105).

grecque ou latine, etc. Dans l'église collégiale de Alcalá il y a des beaux exemples dans les tombeaux des docteurs de cette université.

L'armoirie au premier âge
si précieuse on tenoit
que nul n'en avoit usage
n'estant noble de lignage
si du Prince ne l'avoit

De sorte que les années
ont souffert aux roturiers
que de couleurs honorées
eussent armes blasonnées
dont les grands se tenoient fiers

Ce sont des vers –des mauvais vers, d'ailleurs– d'une ode dédiée à Jérôme de Bara. C'est la réaction contre les armoiries portées par les roturiers, par les non-nobles.

Quant à la date de cette réaction en Espagne, notre ami Bugallal va nous montrer à la suite que vers 1440 un gentilhomme de Galice était déjà envahi de ces idées, s'inscrivant ainsi de bonne heure dans ce mouvement contre les thèses de Bartole manifesté successivement en Angleterre (1417), Savoie (1430), Portugal (1466) et l'Empire (1467). Pourtant, en ce même temps, mosén Diego de Valera, en Castille, soutenait l'opinion contraire dans son traité *Espejo de verdadera nobleza*. Vers 1470, les *Coplas del Provincial* critiquent qu'un descendant de converses (qui est d'ailleurs la souche d'une famille noble et comtale) eusse des armoiries

Aguila, castillo y cruz
dime ¿de dónde te vienen?
pues que tu pila y capuz
nunca los tuvo ni tiene

Ce n'est qu'en 1583 qu'une loi navarraise¹⁰ interdit d'une façon absolue l'usage public des armoiries aux non-nobles. Cela s'est produit précisément en Navarre grâce à deux circonstances. L'une, le sentiment de protection envers les traditions du pays qui s'est développé à la suite de l'annexion à Castille. L'autre, la structure de l'héraldique navarraise, où la plupart des armoiries appartiennent au manoir, qui est le chef d'armes (*palacio cabo de armería*), et seulement de façon indirecte au lignage¹¹. En vérité, cette loi ne se dirige pas contre l'existence des armoiries non nobles, mais contre la simulation de noblesse par l'usage d'armoiries. Elle n'est qu'un reflet d'une opinion générale, ne prétend pas former cette opinion. A notre avis, le nombre d'armoiries roturières en Navarre a ce moment-là devait être extrêmement faible, l'usage des sceaux personnels ayant presque disparu, champ où elles avaient leur utilisation principale. D'autres familles bourgeoises étaient déjà acceptées comme nobles.

Ces idées se mêlent avec celles de la royauté comme source et origine de toute noblesse, bien différente de celle du roi comme *primus inter pares*, admise dans les

¹⁰ Loi 64 promulguée aux Cortes de Tudela en 1583. Après avoir dénoncé *l'abus* puisque même les officiers mécaniques portaient des armoiries, en préjudice des *palacios cabos de armería* et des *hidalgos*, la loi commande d'ôter toutes les armoiries qu'on avait mises (dans des endroits publics, on suppose) dans les quarante dernières années (c'est-à-dire après l'annexion à Castille). La loi 13 des Cortes de l'an 1642 réitère ces interdictions.

¹¹ Le *Libro de Armería*, rédigé peu après l'annexion, nous donne moins de 5% d'armoiries strictement familiales, appartenant à des vieilles familles acceptées déjà comme nobles des *burgos* de Pampelune et des villes importantes, dont l'origine est évidemment bourgeoise.

royaumes hispaniques dès le haut Moyen Âge et qui, malgré les efforts en contre, avait survécu chez certains Grands jusqu'à la fin du Moyen Âge. Il y a un très curieux témoignage de la pensée sur ce point du malheureux prince Don Carlos, fils de Philippe II¹². Jusqu'alors, les rois espagnols avaient octroyé à d'autres personnes leurs propres armoiries ou une partie d'elles, tout comme pourrait le faire un chef d'armes quelconque. Il y a, cependant, quelques rares octrois d'augmentations et voire d'armoiries nouvelles, qui pourraient consister plutôt dans des confirmations¹³. Les armoiries données à Colón par les Rois Catholiques comportent les trois types: les armes royales de Castille et de León, des armoiries nouvelles rappelant la découverte et les armes supposées de son lignage. Plus tard, les octrois de la reine Jeanne et de Charles Quint sont bien plus abondants, quelques-uns d'augmentations et surtout des armoiries nouvelles. Mais au même temps restait libre la capacité d'adoption. Vers la fin du XVI^e siècle, l'historien Esteban de Garibay nous raconte dans ses *Memorias* comment il choisit des armoiries nouvelles, pour ajouter aux siennes «imitando a los profesores de las letras, que en sus grados hacen elección dellas, aunque tengan propias» (lib. III, tit. XV).

Nous savons à peu près quand et comment cette réaction arriva. A notre avis, il faudrait aussi discuter pourquoi, car même cet aspect semble absent du thémairé proposé. On peut signaler en Espagne quelques faits dont nous ne saurions pas établir la relation de cause à effet. Le plus important est la rapide déchéance de l'utilisation du sceau plaqué. En Navarre, aux derniers ans du XIV^e siècle, l'emploi de la signature pour authentifier les documents est au moins aussi fréquente que l'emploi du sceau. Cela veut dire que le nombre des sceaux existants s'était réduit à la moitié environ. Cette réduction se montre sélective, car les personnages importants continuent, en général, à utiliser le sceau. En Catalogne, pays conservateur, le nombre des sceaux semble avoir moins descendu d'après les données de Sagarra¹⁴, un peu plus de 25%. Pour le royaume de Castille, dont nos connaissances sigillographiques sont lacunaires, nous avons remarqué déjà la déchéance de l'emploi des armoiries dans les couches sociales inférieures. C'est sans doute que cette découpe de l'ensemble héraldique par le bas l'a fait glisser vers la noblesse et lui a ôté sa partie la plus jeune et vivante. Notamment pour la Castille, on pourrait rappeler aussi la stabilité sociale à la suite de la crise du XIV^e siècle, favorisant des conceptions plus rigides des classes et de leurs apanages.

Au même temps, les armoiries ont subi un dessèchement, une perte de liberté dans leur composition, soit sous l'influence des hérauts, comme l'on admet couramment, soit par des causes plus complexes, ce qui est plus probable. Les armoiries cessent d'être recrées lors de leur utilisation, elles se répètent simplement. L'héraldique était devenue une langue morte. On sait qu'une langue morte acquiert facilement un caractère hiératique et sacré, une valeur propre indépendante des significations, comprises par peu de monde. C'est le mécanisme par lequel les armoiries ont acquis une valeur comme «marques d'honneur». Il s'agit, au fond, d'un important changement sémiotique

¹² Dr Juan HUARTE DE SAN JUAN, *Examen de Ingenios para las ciencias*. Cap. 15.

¹³ La plus ancienne à ma connaissance est une confirmation en 1408 par l'infant Fernando à Lope López de Lerga. En 1467, Enrique IV donne une bordure d'argent à Pedro de Escavias, alcaide d'Andújar. En 1488 les Rois Catholiques accordent une augmentation à Miguel de Villaviciosa lors de l'assaut de Loja. Les octrois d'armoiries nouvelles à des villes au XV^e siècle ont un sens différent (Pampelune, 1423, Aoiz, 1480, Úbeda, etc.).

¹⁴ FERRÀN DE SAGARRA, *op. cit.*, t. II, p. XXIX. On remarquera que ces deux chiffres ne sont pas tout à fait homogènes.

des armoiries, il en apparaît une valeur toute nouvelle comme signe de noblesse. Dans l'étude de cet aspect de l'histoire de l'héraldique une approche sémiologique semble indispensable¹⁵. Et c'est probablement cette valeur nobiliaire qui a soutenu l'usage des armoiries familiales pendant les XVII^e et XVIII^e siècles.

¹⁵ M. Pastoreau a souligné plusieurs fois l'importance capitale d'un tel envisagement pour le développement futur de la science héraldique. Mais, à ma connaissance, personne s'est engagée dans une pareille étude après les pages que G. Mounin dédia à l'héraldique à la suite de l'exposition au musée Guimet en 1964. Nous croyons qu'une étude approfondie du phénomène héraldique dès ce point de vue se révélerait extraordinairement utile. Rappelons-nous que la théorie de Galbreath sur l'origine plurale des armoiries, si utile pour comprendre leur début, repose sur un envisagement sémiotique du problème. Tout récemment, on remarquera l'influence décisive des considérations de ce genre dans l'excellent travail de B. Bedos Rezak publié dans les Actes *du II colloque international d'héraldique*.



1. Matrice sigillaire de Todros ha-Levi. Tolède? XIV^e siècle



2. Matrice sigillaire d'Abraham ben R. Mosé Crudo. Toro? XIV^e siècle



3. Sceau de Fernán García, alcalde en Tolède, 1332



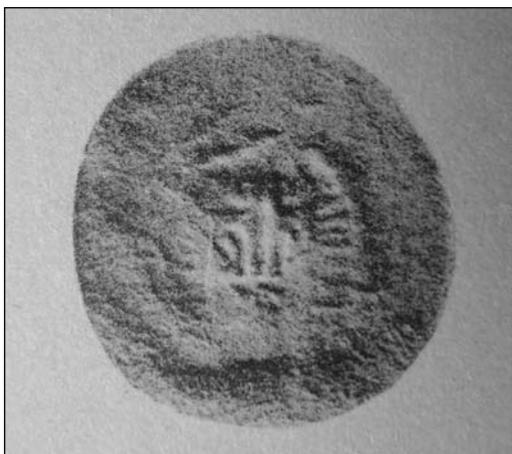
4. Sceau de don Durant de Cea. Détaché, début XIV^e siècle. A remarquer la ressemblance de ces sceaux (3, 4) des chrétiens probablement nobles, avec ceux des juifs (1, 2)



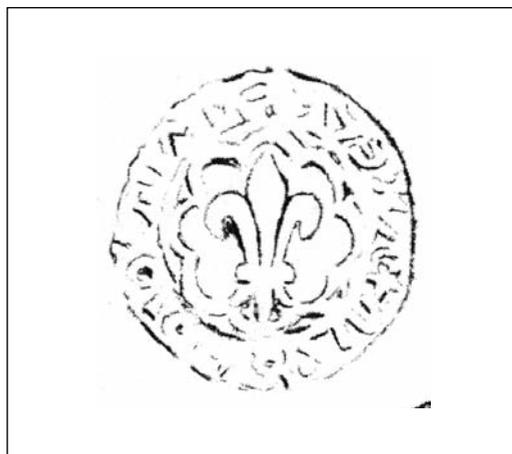
5. Sceau plaqué de l'Aljama des juifs de Tudela (Navarre), 1350



6. Sceau plaqué de Bonafos, jongleur juif en Navarre, 1365



7. Sceau plaqué de l'Aljama des juifs de Tarrega (Catalogne), 1458



8. Sceau plaqué d'un juif utilisé au XVII^e siècle par le bailli d'Agramunt (Catalogne)



9. Matrice du sceau d'Abraham ben R. Sa'adia. Seville, XIV^e siècle



10. Matrice sigillaire d'Ibrahim ibn Yousouf. Tolède, XIII^e siècle



11. Sceau plaqué de Hamet Alhudali, maître arbalétrier du roi de Navarre, 1362



12. Sceau plaqué de Haliot Alhudali, Maure de Tudela, arbalétrier, peut-être frère de l'antérieur, 1365



13. Sceau plaqué de Zalema Zaragozano, maître charpentier, Maure de Tudela, vers 1362



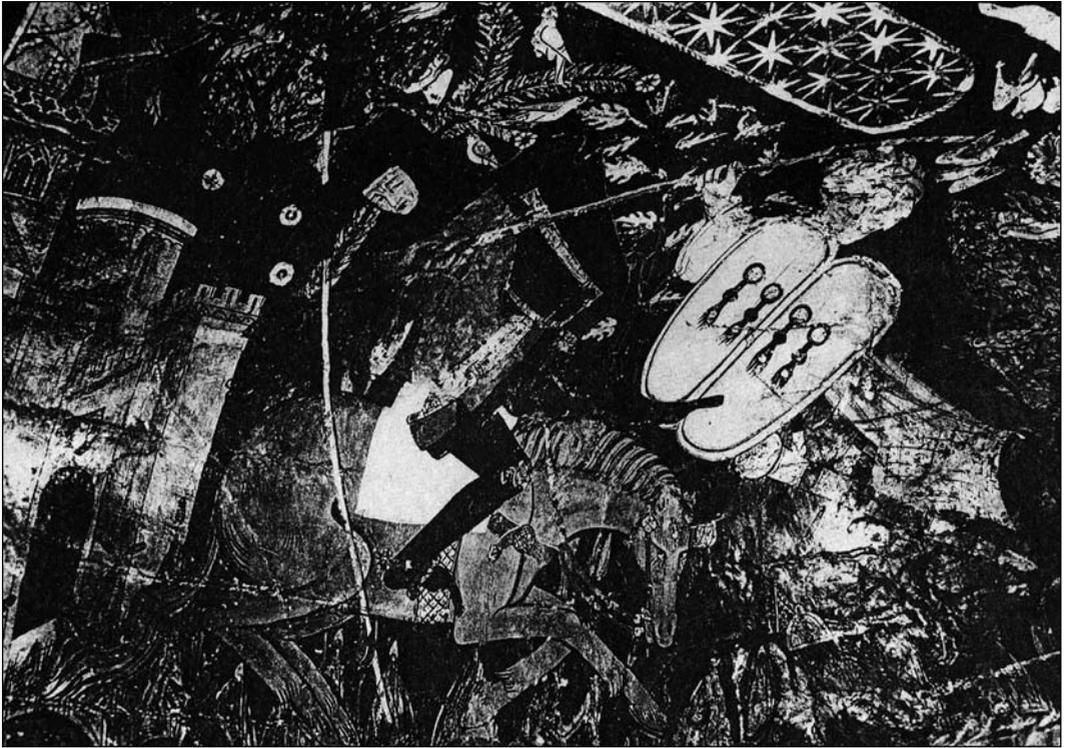
14. Sceau plaqué d'Ibrahim Muza, Maure de Tudela, appelé aussi Alvar Diaz, 1365



15. Sceau plaqué de Martin Enriquez, converse, 1358



16. Sceau plaqué d'Alvar Diaz de Medrano, alcaïde du château fort de Monjardin, 1370



17. La targe arabe portée par un Maure qui tue un cavalier chrétien. Peinture de l'Alhambra de Grenade